

Dictionnaire politique et culturel du Québec

En collaboration

Volume 10, Number 7, January–February 1969

Dictionnaire politique et culturel du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

En collaboration (1969). Dictionnaire politique et culturel du Québec. *Liberté*, 10(7), 7–64.

A

ALOUETTE

Equipe de football peu reluisante de Montréal. — Tabac à pipe. — Chanson à répondre québécoise bien connue des Anglo-Saxons qui ignorent généralement les versions des autres folklores nationaux où l'alouette (c'est aussi un oiseau) s'envole à la fin dans le ciel de sa liberté: la version québécoise est la seule où l'on *pleume* à loisir, et du bec à la queue, l'alouette toujours silencieuse.

ANDRÉ PAYETTE

B

BILINGUISME

Le bilinguisme est une situation sociale dans laquelle, lorsque deux langues se côtoient naturellement et quotidiennement, la langue de la communauté économiquement et politiquement la plus forte devient la structure agressive en érodant et atteignant dans sa cohésion interne la langue de la communauté minoritaire. Bref le bilinguisme est un fait social où l'intérêt pratique seul donne l'ascendant et le pouvoir à une langue sur une autre. Si bien que dans la mesure où la langue de la majorité ne cesse d'agresser l'autre, il y a un glissement inévitable vers l'unilinguisme du groupe majoritaire. Toutefois, quelques esprits confondent encore cette situation sociale qu'est essentiellement le bilinguisme, avec la situation particulière d'un individu qui à Paris, qui à Londres, qui à Rome s'initie à une autre langue, dite langue seconde, dans une situation d'unilinguisme. Ces esprits, sans doute de bonne foi, affirment naïvement qu'il y a toujours eu du bilinguisme dans toute collectivité. Par conséquent on leurre le minoritaire en prônant le bilinguisme si l'on n'explicite pas très clairement qu'il ne s'agit que d'un *bilinguisme institutionnel* qui couronne sans affaiblir, deux unilinguismes de fait souhaitables. On peut admettre théoriquement qu'une nécessité politique pousse les hommes à vouloir instaurer un bilinguisme insitutionnel dans un système fédératif, mais il est inadmissible que pour des raisons d'encadrement, on veuille porter atteinte à la seule situation

saine et normale qui implique une coexistence de deux unilinguismes. Car alors cette prise de position conduit inéluctablement à la survivance d'une seule langue, celle de la communauté la plus forte.

FERNAND OUELLETTE

C

CHANSON

Il n'y a plus de boîtes à chanson, ou si peu. Dans la région montréalaise, seules «La Butte» et «Le Patriote» ont tenu le coup. En province, si la plupart des centres d'art font large place à la chanson, ce sont (comme à Montréal) les discothèques qui attirent les jeunes... ceux qui précisément ont participé à la naissance et à l'essor de la chanson québécoise. N'importe, dans les discothèques on danse sur «Lindberg».

En même temps, la faveur populaire a retenu de la pléthore de chansonniers et d'interprètes qui se sont manifestés depuis une dizaine d'années quelques grands noms seulement. Du courant qui charriait tant d'auteurs, de compositeurs et d'interprètes, une dizaine à peine ont émergé durablement. Le public ne se trompe jamais, il suffit qu'il soit informé : en matière de chanson, les Québécois l'étaient. C'est une leçon à retenir.

Allégée de l'engouement démesuré et suprêmement indulgent qu'elle suscitait à ses débuts, purifiée en quelque sorte, la chanson s'est ancrée dans nos vies. Elle fait maintenant partie du quotidien d'à peu près tout le monde. D'artisanale qu'elle était, elle est devenue un objet de consommation diffusé massivement.

Le cliché du chansonnier-troubadour est aujourd'hui lettre morte, sinon sous la plume de publicitaires en mal d'imagination. Le jeune chansonnier «arrivé dans la ville avec pour tout bagage sa guitare et ses chansons» est en réalité pourvu d'un gérant. Fini le temps où ladite guitare, une chaise et la sympathie spontanée d'un auditoire réduit, presque toujours composé d'étudiants, suffisaient à créer un chansonnier. Le stade industriel et commercial où en est arrivée la chanson québécoise exige autre chose : une intense collaboration entre auteurs, musiciens, arrangeurs, techniciens du son et de la scène, en somme tout ce qui permet à la personnalité de la vedette de ressortir, une fois assurée la qualité formelle de sa production.

La chanson québécoise reste très fortement personnalisée. Mais dans ce grand bond en avant qui s'est échelonné sur à peine cinq ans, elle a perdu son caractère d'intimité et d'amateurisme pour s'intégrer aux circuits industriels du monde du spectacle. Si on écoute la production actuelle des chansonniers, on verra pourtant que rien n'a vraiment changé : le message reste profond et violent, intimement lié aux frustrations et aux besoins latents d'un peuple dont la chanson est le reflet le plus fidèle, et qui, trahi de toutes parts, ne s'est exprimé collectivement que par le truchement de ses chansonniers. En effet, l'accueil extrêmement chaleureux que tout public québécois réserve à tout chansonnier québécois n'est pas attribuable à la publicité . . . qui en cette matière, n'a pas créé de besoins, et n'a fait que ratifier ce qui était au fond des «retrouvailles».

Mais la chanson québécoise a déjà subi, irrémédiablement, la loi des sociétés de consommation.

Tout le drame du Québec surgit ici, celui d'une société sous-développée qui tente de vivre au rythme d'une société hautement industrialisée, et qui, malgré ses carences drama-

tiques, doit se maintenir au niveau des sociétés de consommation. La chanson, envisagée sous cet aspect, illustre bien cette dichotomie. D'une part, elle répond par ses thèmes à une situation précise : celle d'un peuple colonisé qui hésite entre la vie et la mort. D'autre part, elle se trouve désamorcée du fait que les structures puissantes de la société l'ont assimilée, intégrée, happée, avalée... de la même façon qu'on vend aux Etats-Unis des «posters» de Mao et de Guevara, que les hippies y sont devenus de pittoresques marginaux susceptibles d'augmenter le tourisme à San Francisco. Le «message», parfaitement intégré aux circuits traditionnels, ne passe plus. C'est ainsi que par la force des choses, et sûrement en dépit des chansonniers eux-mêmes, la chanson québécoise qui était et qui demeure authentiquement révolutionnaire est devenue un bel objet de consommation.

Robert Charlebois est peut-être le seul, jusqu'à présent, à avoir traduit cela non pas seulement verbalement, mais dans la forme même de ses chansons, de ses spectacles. Il lui arrivera sans doute ce qui est arrivé aux autres : l'«osstidcho», violente dénonciation, pure contestation, fait déjà les délices des élites traditionnelles, et bientôt plus personne ne saura ce qu'il voulait dire : à la longue, les mots, comme l'expression musicale, perdent leur sens.

Il aurait certes fallu beaucoup de naïveté pour croire qu'une société malade comme la nôtre aurait pu réagir autrement, et résister mieux que d'autres à la pression des structures établies, à la force d'inertie de mentalités soigneusement conditionnées au conformisme et à l'impuissance. La chanson québécoise, envisagée comme acte collectif, comme l'amorce d'une libération psychologique, est à son tour victime de notre double aliénation (puisqu'en nous sommes à la fois colonisés et consommateurs).

On a cru un moment que l'essor phénoménal de la chanson québécoise était un signe d'espoir. Tout compte fait, ce fut peut-être un mythe après bien d'autres. Un peuple impuissant libère ses énergies ailleurs que sur le terrain de la réalité. On connaît le refrain de tous les racistes du monde :

les colonisés ont toujours «un talent fou, vraiment inné», pour le chant, la danse, l'artisanat et la sexualité sous sa forme brute. Pendant que s'effectue cette lente dépossession, pendant que s'intériorise chez le colonisé l'image que les autres se font de lui, pendant qu'il se défoule dans le chant et la violence gratuite, les mécanismes qui orientent sa vie collective échappent à son contrôle, et il en arrive à perdre jusqu'à la volonté, la capacité, de renverser la situation.

Peut-être (ça n'est pas sûr mais c'est très possible), peut-être bien que l'épanouissement de la chanson au Québec aura été l'équivalent d'un dernier sursaut de vie, un dernier mythe après tant d'autres : L'«autre monde», «La Mission Française en Amérique», le «retour à la terre»... et puis ensuite les mythes de la révolution tranquille : le barrage de la Manicouagan et la nationalisation de l'électricité (qui allait nous redonner le contrôle de notre économie !), l'Expo (qui allait nous lancer sur la carte du monde !), et puis enfin la chanson, par laquelle, une fois de plus, la réalité se trouvait transposée, recrée. Nous étions beaux, nous étions forts, Vigneault chantait dans «Fer et Titane» que «nous avons la promesse du plus brillant avenir»... Réfugiés dans la chanson, à l'abri du monde réel, les Québécois retrouvaient une fierté et une dignité, qui compensaient pour tant d'humiliations et tant d'échec, retrouvaient leur langage enfin revalorisé et leur visage caché. Mais s'agissait-il vraiment d'un catalyseur ? Car en somme, si la chanson nous révélait à nous-mêmes, elle nous préservait aussi de nous-mêmes, en canalisant des énergies qui, dans une société normale, se seraient traduites dans l'action.

Après le lyrisme de Vigneault, qui transfigurait et magnifiait l'homme québécois, vint la tendre lucidité de Georges Dor, qui parlait des Québécois tels qu'ils sont, et puis ensuite Robert Charlebois, qui poussait la lucidité encore plus loin. Et alors ?... D'autres diront peut-être que les poètes présentent les mouvements de masse, et que la longue et belle marche des chansonniers québécois vers une conscience plus approfondie de nous-mêmes est l'annonce de quelque chose,

la plus belle chose que nous ayons réalisée (il faut dire « nous », car ce fut un phénomène d'osmose, et, dans une certaine mesure, un acte collectif). La chanson québécoise reste la seule manifestation d'une culture populaire... oui, la seule chose que se soit partagée, dans la ferveur et la fraternité, cinq millions de gens qui n'avaient rien, même pas le moindre motif de fierté collective. C'est peut-être le dernier cadeau que l'histoire nous aura donné. Il n'y a pas de quoi se vanter. Il aurait fallu refuser l'histoire, la refaire et la prendre en mains, et peut-être n'en sommes-nous plus capables. N'importe, si nous mourons comme peuple, nous serons morts en beauté. Et vos petits-enfants iront à Berlitz pour comprendre les chansons que vous avez aimés.

LYSIANE GAGNON

CONSTITUTION

Mot du genre féminin: encombrante mais indispensable, confuse mais «fondamentale»; peut tout permettre ou tout empêcher, selon qui l'emploie et pour quoi; est soumise à la force et liée aux moyens financiers.

Le premier objectif de tout Etat, assurément, doit être le progrès culturel et socio-économique de la collectivité qu'il encadre et celui de ses membres; il revient au droit public de structurer les institutions politiques requises à cette fin. La

qui nous redonnera vie. Il y a pourtant des révolutions qui avortent.

Les chansonniers ont plongé au coeur de l'inconscient collectif du Québec et l'ont tiré à la lumière... mais qui peut dire que ce traitement-choc n'est pas venu trop tard, ou plutôt comme solution de remplacement, au moment même où nous aurions dû agir plutôt que rêver, et où nos peurs, une fois de plus, nous ont retenus au bord de la réalité ?

Il est maintenant clair que la chanson québécoise n'a pas eu cet effet de catalyseur qu'une poignée d'intellectuels enfiévrés lui attribuaient au début. En s'intégrant parfaitement à la vie quotidienne des Québécois de tous les âges et de toutes les couches sociales, la chanson n'a rien changé. On dira que ce n'était pas son rôle. C'était pourtant la mission qu'implicitement on lui confiait, en la chargeant abusivement de toutes nos passions, et en lui faisant assumer le poids de tout un peuple.

Aujourd'hui, la chanson québécoise se transforme formellement. Avec Robert Charlebois notamment, elle s'écarte de la tradition classique pour entrer dans le grand courant de la musique psychédélique. La distance est enfin abolie, entre la chanson «poétique» (pour écouter) et la chanson «populaire» (pour danser). On clame un peu partout que Charlebois est «international» (qu'est-ce que ça veut dire ?) et qu'il est «nord-américain» : mais il s'est inspiré tout autant des Beatles que des musiciens de la côte ouest des USA; mais il fait tout simplement des chansons qui rejoignent les formes actuelles d'expression artistique; mais sa sensibilité reste authentiquement, et parfois douloureusement québécoise. Il n'y a pas de révolution dans la chanson québécoise, mais une évolution très naturelle : il aurait été bien étonnant qu'un garçon de 25 ans réagisse comme ses aînés, qui approchent la quarantaine.

La chanson québécoise, avec Charlebois comme avec Vigneault, Lévesque et Dor, avec Louise Forestier comme avec Pauline Julien ou Monique Leyrac, la chanson québécoise reste

compétences, même s'il doit pour ce faire déborder en territoire provincial; il a accès à tous les impôts; il nomme tous les juges des principaux tribunaux et les représentants provinciaux de Sa Majesté; etc. De leur côté, les Etats provinciaux sont limités aux activités «de nature locale», y compris cependant les relations sociales et l'éducation, et à la taxation directe pour fins provinciales.

La force politique et financière compte à vrai dire beaucoup plus que le droit: c'est grâce à la crise économique et à la guerre mais aussi à son dynamisme périodique et surtout à sa primauté fiscale que le pouvoir central, par vagues successives, a pu graduellement envahir le domaine provincial. Certaines compétences indéfiniment extensibles et son pouvoir de dépenser le lui permettent de mieux en mieux, face à des Etats provinciaux appauvris par leurs charges accrues et dépouillés peu à peu de compétences économiques, sociales et bientôt culturelles. Par contre, il arrive parfois qu'un gouvernement provincial dynamique puisse retenir un temps la poussée fédérale.

Le Québec et la Constitution

La Constitution canadienne est critiquée au Québec depuis 104 ans; ses rares amendements ont néanmoins favorisé la centralisation. Le Québec, après son réveil en sursaut des années 1960-64, a efficacement résisté à celle-ci; pendant quelque temps, on l'a même vu exploiter avec un certain succès la thèse du prolongement extérieur de ses compétences internes. Sans une part accrue des revenus fiscaux, il se trouvera cependant de plus en plus paralysé.

Le Comité québécois de la Constitution formé en 1963 s'est donné pour tâche de déterminer quel régime constitutionnel conviendrait le mieux au Québec: le régime fédéral actuel, un fédéralisme décentralisé, un statut particulier (voir ce mot) au sein de la fédération ou la souveraineté assortie ou non d'une association avec le Canada anglais. Pendant que les pouvoirs juridiques et politiques du Québec s'effritent et que ses revenus sont de plus en plus insuffisants, le Comité s'interroge.

Constitution, ou loi fondamentale de l'Etat, peut faciliter ce progrès ou au contraire lui nuire. Son rôle est particulièrement considérable dans un Etat fédératif comme le Canada, où elle doit déterminer le partage des compétences et des pouvoirs entre l'Etat fédéral et les Etats provinciaux qui composent cette fédération. Ainsi, l'on peut avec raison trouver déplorable le gaspillage d'énergies qu'entraîne au Canada et surtout au Québec le présent conflit politique et constitutionnel, déjà vieux de cent sinon de deux cents ans; mais on ne peut nier l'importance, excessive mais inévitable, que vont continuer d'avoir pendant quelque temps les discussions constitutionnelles.

La Constitution canadienne

La Constitution canadienne est la plus éparsée et la plus confuse qui soit. Non seulement comprend-elle des textes variés et parfois incohérents et des coutumes ou principes de Common Law plus ou moins clairs, mais l'interprétation judiciaire en constitue l'une des sources principales, elle-même assez souvent contradictoire et généralement confuse. Le *British North America Act* de 1867, voté en vitesse par le Parlement de Westminster à la demande des délégués de quatre colonies, en fut seulement le point de départ.

Ce texte, terre-à-terre et mal écrit, constituait une fédération si fortement centralisée qu'il s'agissait en fait d'un Etat quasi-unitaire, conformément aux désirs de John A. Macdonald et de la majorité anglaise. Le Comité judiciaire du Conseil privé britannique le rendit graduellement plus conforme aux principes du fédéralisme en cherchant à défendre un certain équilibre entre les deux ordres de gouvernement. La Cour suprême du Canada, laissée à elle-même depuis 1949, l'interprète au contraire conformément à sa lettre, c'est-à-dire de façon centralisatrice.

L'Etat fédéral possède toutes les compétences de nature générale (relations extérieures et défense, monnaie et contrôle de l'économie « nationale », commerce et transport interprovinciaux et internationaux, etc.); il peut en outre exercer tous les pouvoirs nécessaires à la mise en œuvre efficace de ses

Pour s'occuper, il s'intéresse cependant depuis peu à la Constitution interne du Québec, au moins aussi éparsé que celle du Canada. Sauf quant aux fonctions du lieutenant-gouverneur (représentant de Sa Majesté nommé par le gouvernement central, mais sans pouvoirs réels), le Québec peut la modifier comme il l'entend: ainsi pourrait-il même établir un régime présidentiel qui permettrait aux ministres choisis par le chef du gouvernement de ne pas être députés. Mais les pouvoirs du Québec n'en continueraient pas moins d'être déterminés par la Constitution fédérale.

JACQUES BROSSARD

CULTURE

Le mot renvoie aux sens les plus enchevêtrés. Pour y mettre un peu d'ordre, il faudrait esquisser une grammaire élémentaire, mais qui reste plus encore à vivre qu'à écrire. Confrontons donc nos vocables et nos desseins.

Et tentons de prendre la vue la plus large. Je propose qu'on parle d'abord de «culture première» et de «culture seconde».

Le monde humain est un monde de signes. Il se déploie autour de nous en ces «correspondances» dont parlait Baudelaire. C'est vrai de la perception, où l'univers ne nous est pas d'abord livré comme une *nature* objective, mais sous les formes des paysages accordés ou opposés spontanément aux intentions de nos consciences. C'est vrai du langage qui parle à travers moi avant même que je veuille, avec lucidité, prendre la parole. C'est vrai du costume, de l'habitat, de la nourriture, du sexe, où les divers besoins manifestent indissociablement les exigences de mon corps et un foisonnement de symboles que je partage avec autrui.

Mais l'homme ne se contente pas de s'ébrouer dans les signes. Il veut *voir* le sens du monde à distance de lui-même. Il fabrique des *rites* où, à l'écart du bruissement quotidien des paysages, du langage et des symboles, il tente de constituer un monde dont il dirait lui-même le sens. On pense tout de suite à ce qu'on appelle «l'homme cultivé». Vous avez fait des études au temps de votre jeunesse, ce qui déjà vous a mis à distance de la culture première: apprentissage de langues étrangères (je veux dire, entre autres, le français), application au style et à la grammaire, accès à l'univers construit des livres et des sciences. C'est le soir; vous vous rendez au théâtre; ou encore, sous la lampe, vous prenez un livre. Du coup, vous vous mettez à l'écart de l'écoulement ou du bavardage quotidiens des signes pour accéder à un autre monde où, en collaboration avec des acteurs ou un auteur, vous croyez survoler le sens de la vie. Privilège de l'homme cultivé que cette culture seconde? Absolument pas. Pendant que vous assistez à la pièce ou lisez dans votre salon, d'autres hommes sont assis au Forum ou attablés dans une taverne: eux aussi se sont retirés des tâches habituelles pour célébrer le sens du monde. Ne sursautons pas à cette homologie de l'*homme des bibliothèques* et de l'*homme des tavernes*: les rites qui sont en cause supposent la même intention fondamentale, le même dédoublement de la culture.

Bien sûr, le problème se pose aussitôt de leurs différences. Ce n'est pas un préjugé aristocratique que de postuler que le poème va plus loin que les vociférations du Forum ou les ruminations des tavernes. Plus loin: mais où? Depuis un siècle surtout, les poètes nous parlent d'un «autre monde» que celui-ci; d'un «monde spirituel» comme Baudelaire, d'un «enfer» comme Rimbaud... Que ce monde ne soit pas nommé, cela est sans doute inévitable. En ces matières le néant se dissipe à mesure qu'on l'affronte. Mais cette incessante construction d'une culture seconde où l'homme refait son habitacle par opposition à celui qui lui est donné, comment revient-elle sur la vie de tous les jours pour en récupérer les morceaux épars? Nos gestes, nos dialogues, nos travaux, nos engagements sont-ils abandonnés à eux-mêmes comme un poids obscur et comme ce langage inconscient que tentent de déchiffrer les psycha-

nalistes ? Les techniques, les pouvoirs, les paysages sales et grimaçants de nos villes sont-ils compromis par le poème ? Ou celui-ci coexiste-t-il avec tout cela, sans le mettre davantage en cause que ne fait la liturgie des tavernes par rapport à l'injustice qui règne dans les usines ?

La culture seconde doit refaire l'univers à l'écart de lui-même : cela est incontestable. Mais quelque chose devrait en être changé dans le monde tout court. Et pas seulement pour l'individu singulier : pour la communauté des hommes.

Nous atteignons ainsi un autre sens où on entend habituellement le mot « culture ». On parle de culture française, anglaise, malgache ou québécoise. On laisse à entendre ainsi que les arrangements de la culture ne sont pas les mêmes partout, que cette diversité renvoie à des ensembles particuliers où les hommes font commerce de signes : à des langages, à des mœurs, à des traditions. Cette diversité est aussi importante que celle des individus ; chacune élit des hommes et des femmes privilégiés, sans quoi l'univers serait à tout le monde et à personne. On n'aime guère — du moins au Canada — que ces communautés culturelles hétéroclites se mettent à rêver. La croissance économique et technique ne suffit-elle pas à occuper l'esprit des peuples ? Pourtant, les projets des nations ne sont-ils pas comme les poèmes, c'est-à-dire la société mise à distance pour qu'on puisse en dire et en poursuivre consciemment le sens et les fins ? Si disparaissaient ces *poèmes collectifs*, les œuvres d'art et de littérature se perdraient elles-mêmes dans la délectation solitaire. Pour que les hommes ne s'égarant pas dans le poème, il faut que celui-ci habite aussi, par des rêves communs, les pays d'en-bas.

FERNAND DUMONT

D

DUPLESSIS

Duplessis (Maurice L.), né en 1890, avocat, député du comté de Trois-Rivières, de 1929 à 1959. Elu chef de l'Union Nationale en 1936, Maurice Duplessis devint premier ministre du Québec, cette année-là. Il perdit le pouvoir en 1939, battu beaucoup plus par le gouvernement central d'Ottawa que par l'opposition libérale du Québec dirigée par M. Adélard Godbout qui allait remettre le pouvoir cinq ans plus tard (en 1944) à M. Duplessis.

Un pouvoir que ce dernier devait détenir jusqu'à sa mort le 7 septembre 1959, soit durant vingt-cinq ans.

Pouvoir discrétionnaire et pouvoir personnel, méprisant les adversaires ! Une vie au service du pouvoir.

Le règne de Maurice Duplessis fut caractérisé :

- a) par un mépris général et constant des intellectuels et de l'intelligence;
- b) par la corruption à la petite semaine et le patronage de paroisse érigés en système et en théories politiques;
- c) par une défense farouche de l'autonomie provinciale, mais une défense négative en ce sens que M. Duplessis se contenta souvent de dire non ou alors de promulguer des lois ou de proférer des menaces auxquelles il ne voulut pas donner de suite.

M. Duplessis était un politicien de la meilleure espèce, celle-là justement que le Québec a affectionnée durant la première moitié du vingtième siècle: des gens hâbleurs, menteurs, simplistes, se reportant inexorablement à quelques rares formules toutes faites, bêtes à souhait.

M. Duplessis a exploité la crédulité populaire, la naïveté ignorante des paysans et la complicité du clergé pour se maintenir au pouvoir en force.

Il fut, n'hésitons pas à l'écrire, le dictateur du Québec durant tout son règne, mais de façon toute spéciale de 1948-1949 à 1956.

Il fut, dit-on, un homme d'esprit. Ce que nous connaissons de lui, ce sont ses calembours («Electeurs, électrices, électricité») qui ne furent pas toujours du meilleur goût et qu'il avait le don de répéter à l'infini.

Cet homme a enfermé le Québec dans un ghetto d'ignorantisme et de mesquinerie. Il faut dire les choses comme elles sont, même si cet homme est mort seul, une nuit de septembre, dans le Grand Nord du Québec.

Si Maurice Duplessis n'avait pas régné:

- ou le Québec n'existerait plus comme il est aujourd'hui;
- ou le Québec serait fort et libre.

L'auteur de cet article n'étant pas historien et n'éprouvant aucune estime spéciale pour la mémoire de cet homme croit plutôt que la première hypothèse est juste.

JEAN-GUY PILON

E

ÉDITORIAUX et ÉDITORIALISTES:

Depuis que les journalistes créent de toutes pièces les drames politiques (ne sont-ils pas allés jusqu'à faire le casting du chef du Parti Libéral en proposant P.-E. Trudeau qui les en a remerciés publiquement !) les éditorialistes sont devenus les critiques dramatiques du théâtre national joué sur la scène des parlements (star system et chœur des députés). Les gouvernements surestiment, en général, l'importance des éditoriaux et des éditorialistes, mais comment en serait-il autrement puisque ces derniers sont les seuls à leur accorder l'attention dont ils rêvent ? L'homme politique a besoin d'être aimé. L'éditorialiste est tantôt son épouse, tantôt sa maîtresse. C'est ce couple qu'au Québec on nomme Démocratie.

JACQUES GOUBOUT

ETHNIE

Terme fâcheux qualifiant un groupe linguistique et culturel. On arrive vite à ethnocentrisme pour désigner les aspirations nationalistes normales des Québécois; et, on a beau faire, ethnocentrisme a une certaine connotation péjorative.

HUBERT AQUIN

F

FASCISME

A l'origine, ce mot s'appliquait au régime de Mussolini parce que son parti était divisé en faisceaux. Dès lors, le terme a été appliqué à certains régimes autoritaires : celui de Franco, celui de Salazar, par exemple. On ne saurait le départir désormais de cette extension, car l'équivalent lexical n'existe pas en français pour désigner adéquatement ces régimes. Les régimes fascistes sont, à priori, des régimes de droite. A la limite, on appelle « fascistes » les gens de la droite.

HUBERT AQUIN

H

HOMOSEXUALITE(l')

L'homosexualité est une façon de faire l'amour que la majorité des hommes veut absolument considérer comme vi-

cieuse, afin de pouvoir ridiculiser ceux qui s'adonnent ou qui pourraient s'adonner à cette pratique. Ainsi, l'homosexualité peut être un danger pour un homme politique, un artiste, etc.

Mais allons plus avant dans ce canal sombre, étroit et fermé à la compréhension du peuple en général, qu'est la vie sexuelle homophile. A mon humble avis, la seule question importante qu'il faut se poser est la suivante : naît-on homosexuel comme on naît poète, ou le devient-on comme on devient orateur ? Hélas, les scientifiques ont de la peine à se mettre d'accord sur la réponse. Il faut avouer que le problème est de taille. Car si on naît homosexuel, la pratique des amours entre personnes du même sexe n'est pas un vice, mais une chose naturelle, donc louable, puisque toute la morale est basée sur la loi de la nature. La question est d'autant plus complexe qu'au Québec, avant de naître homosexuel ou pas, on naît catholique, et que le catholicisme, malgré tous ses pédé-prêtres, a toujours condamné l'homosexualité avec violence. L'homosexualité est donc aussi (puisque nous sommes ici pour définir) une épine dans le pied du catholicisme. Mais Dieu veille sur tout cela, et grâce à un miracle quotidien, cette épine ne fait pas mal.

Qu'elle soit considérée comme un vice ou non, l'homosexualité fera toujours rire (sur la scène ou ailleurs) un certain nombre de personnes (même des invertis), à cause d'un vieux complexe de supériorité que l'on développe tout naturellement lorsqu'on est un être qui ne subit pas la «pénétration». Le mâle a la hantise du positif. Ainsi, vu sous l'angle psychologique, on s'aperçoit qu'il s'agit là d'un sujet banal, et c'est une pitié de constater que les gouvernements en soient encore à légiférer sur un tel sujet. Décidément, la politique n'arrivera jamais à nous sortir des draps sales dans lesquels elle nous a enveloppés depuis des siècles et des siècles...

Si on considère la chose du point de vue «développement de la personnalité», (de nos jours c'est capital), la pratique de l'homosexualité, jumelée avec les amours hétérosexuelles, est certainement propre à donner des résultats transcendants. En tout cas, lorsqu'on est pour l'amour libre, et aujourd'hui

tout le monde veut l'être, on aboutit logiquement à l'acceptation de l'amour sous toutes ses formes (excepté la «bestialité» qui relève de la psychiâtrie et parfois de l'acrobatie...).

Libérer son esprit de tout ce qui entrave chez lui un fonctionnement productif est certainement le premier devoir de tout être humain.

La pratique de l'amour libre, y compris l'homosexualité, libère l'esprit de la façon la plus totale.

Donc la pratique de l'amour libre, y compris l'homosexualité, est un devoir. C.Q.F.D.

— Mais, direz-vous, je n'ai pas de goût pour la chose ! Je n'ai pas envie de me faire...

— Non ? Et votre femme, elle, qui couche avec vous depuis tant d'années, croyez-vous qu'elle en a encore le goût ?

ROGER FOURNIER

HÉROÏSME:

Forme d'un courage particulier dont au Québec on ne reconnaît le mérite qu'à ceux qui sont morts depuis plus de trois cents ans.

Et pourtant...

Il s'appelait René Levasseur. Il était grand, mince, timide et ne pouvait se faire connaître du grand public parce qu'il n'avait pas assez de loisirs pour soigner sa publicité personnelle.

En bon Québécois, il était fils d'une famille de onze enfants et fit ses études à une époque où l'éducation n'était ni obligatoire, ni gratuite. Par la suite, cependant, au lieu de suivre la voie traditionnelle et toute tracée par des générations de magistrats et de curés, il avait choisi d'être ingénieur, s'inscrivit à l'Ecole Polytechnique de Montréal et fut le plus jeune et le plus brillant diplômé de sa promotion.

On lui reconnaissait alors un talent exceptionnel, ce qui lui a permis de travailler pour ses oncles, J.A. Levasseur, entrepreneurs, et de rester au pays. Pour un ingénieur québécois, il s'agissait en somme d'une chance insigne, puisque, comme chacun sait, les anciens élèves de Poly finissent pas s'expatrier faute de pouvoir trouver sur place une compagnie susceptible de leur faire confiance. Le mythe de l'incompétence des Canadiens français qui fait traditionnellement partie du folklore canadien, rejoint dans ce domaine les intérêts majoritaires des investisseurs américains.

Mais l'Hydro-Québec a été créée et pour certains ce fut le début de la grande aventure; René Levasseur, pour sa part, partait à Carillon, puis à Manicouagan, où 4,000 travailleurs construisaient alors le plus puissant barrage du monde. Il n'avait que trente ans, mais vingt-quatre mois plus tard on le nommait au poste d'ingénieur responsable de tous les travaux parce qu'il avait les connaissances et l'autorité voulues.

Il avait le don rare de savoir gagner l'admiration et l'amitié des hommes qui travaillaient sous ses ordres, il aimait son métier et il lui sacrifiait tout. Croyait-il que ce barrage de Manic, ce colosse de béton une fois terminé, deviendrait «la preuve tangible que les Québécois...» «peuvent réussir aussi bien dans les domaines de la science, de la technique et des grandes affaires, que dans les occupations d'un caractère plus traditionnel.» — René Levasseur était trop renfermé et trop

timide pour formuler des appréciations globales de cet ordre et ce fut Daniel Johnson qui l'avait fait dans son dernier discours. Le discours n'a pas été prononcé et quand le premier ministre arriva pour assister à l'inauguration du barrage, René Levasseur n'était déjà plus au rendez-vous.

Cela commença en 1966. Il s'essouffait vite, sa pression montait, il souffrait, mais personne ne se doutait sur les chantiers que l'ingénieur qui était debout sur le terrain le premier et qui le quittait le dernier, s'épuisait jour après jour de plus en plus vite. Puis, ce fut la crise cardiaque...

René Levasseur consulta les médecins, accepta de subir la greffe d'une veine mammaire, mais imposa ses propres délais; — «Je reviendrai à Montréal quand j'aurai fini mon barrage. Pas avant. Je vais le finir, mon béton...»

A l'Institut de Cardiologie les arrangements étaient pris et l'opération devait avoir lieu au mois de novembre, à Manic les équipes travaillaient sans relâche pour pouvoir terminer le barrage; — la course contre le temps était engagée.

Il y a eu encore la grande, l'immense fierté de la mission accomplie; René Levasseur a pu «traverser le barrage d'un bout à l'autre» et avouer à ses proches «qu'il est vraiment beau» sans savoir que pour lui il était déjà trop tard. Il était très fatigué René Levasseur et tout simplement il se coucha un soir pour ne plus se réveiller. En toute connaissance de cause il a risqué sa vie pour que l'œuvre de quatre mille hommes puisse être accomplie dans les délais prévus; son échéance à lui est survenue trois jours avant l'inauguration officielle qui n'a pas eu lieu parce qu'un autre, le premier ministre de sa du Québec, devait subir un sort semblable.

Osera-t-on mentionner le nom de René Levasseur dans les manuels d'histoire du Québec? Osera-t-on parler de ses trois collègues morts de thrombose à Manicouagan avant lui? Osera-t-on raconter leur héroïsme à eux ou continuera-t-on à considérer que rien n'est changé au Canada français et que seul le courage et la défaite des colons méritent d'être cités en exemple?

Il est urgent de reviser dans le grand dictionnaire du Québec la définition du courage, de la liberté et de l'héroïsme, mais il s'agit là d'une tâche dont on vient à peine de prendre conscience, qu'on ne peut confier aux puristes, ni aux pédagogues et dont seuls les écrivains, peut-être, sont capables d'assumer les responsabilités...

Alice PARIZEAU

I

ICAP:

Salon annuel — du type salon de l'automobile — où les intellectuels bourgeois qui se défendent d'être bourgeois et surtout intellectuels se donnent bonne conscience en traitant sérieusement de faux problèmes: l'Invention Capitaliste pour l'Assimilation des Progressistes.

André PAYETTE

J

JEUNESSE ÉTUDIANTE CATHOLIQUE (J.E.C.)

La J.E.C. est un mouvement d'action catholique étudiante qui est né au Québec au cours de la dépression économique des années '30, grâce en grande partie à l'initiative des Clercs de Ste-Croix (et tout particulièrement du R.P. Emile Legault), qui s'inspirait de la «mystique» ayant présidé à la fondation, antérieure de quelques années, de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Catholique), sous l'égide des RR. PP. Oblats de Marie-Immaculée.

Peu après sa fondation, la J.E.C. (comme la J.O.C. et la J.A.C.) se trouva en conflit avec l'A.C.J.C., mouvement de jeunesse sous l'égide des RR. PP. Jésuites, qui entendait orienter l'ensemble des mouvements catholiques de jeunes. Ce conflit portait, au plan des structures, sur l'autonomie des mouvements d'action catholique spécialisée. La J.E.C., se prévalant des principes du fondateur de la J.O.C., le chanoine Cardijn — l'apostolat du semblable sur le semblable — réclamait de l'épiscopat un mandat spécifique lui permettant d'orienter elle-même son apostolat selon les besoins spirituels du milieu étudiant. Ce mandat lui fut finalement accordé, et la rupture fut consommée entre l'A.C.J.C. et la J.E.C.

Cette rupture devait avoir des conséquences très profondes sur l'orientation politique éventuelle de toute une génération ayant grandi dans l'atmosphère de la dépression économique

et de la deuxième guerre mondiale. C'est que l'A.C.J.C., s'inspirant largement des thèses de l'abbé (plus tard le chanoine) Groulx, entendait mener de front l'action patriotique (nationaliste canadienne-française) et chrétienne des jeunes, alors que la J.E.C. entendait axer son action au plan spirituel. Il faut dire que le nationalisme de l'A.C.J.C. s'accompagnait d'une forte dose de traditionnalisme, voire de conservatisme, quant aux méthodes d'action (par exemple, respect beaucoup plus accentué de l'autorité), alors que la J.E.C. mettait l'accent sur le personnalisme. Politiquement parlant (bien qu'à l'époque rien ne le laissait prévoir) ces deux tendances devaient conduire les tenants de ces deux «écoles», le nationalisme conservateur et le personnalisme libéral, vers l'Union Nationale d'une part, vers le Parti Libéral fédéralisant d'autre part. On peut dire qu'en gros Daniel Johnson fut un produit de la *tendance* A.C.J.C. (encore que dans l'action catholique il soit plutôt issu de *Pax Romana* et des comités nationaux et diocésains d'action catholique), et que Gérard Pelletier en est un de la J.E.C.

Pour revenir à la J.E.C. elle-même, notons que son orientation spécifique (découverte du milieu, réflexion sur ses problèmes, prise de contact avec la pensée catholique progressiste française, notamment le personnalisme communautaire d'Emmanuel Mounier), devait l'amener à prendre certaines initiatives temporelles qui lui semblaient découler de ses préoccupations proprement spirituelles et de son souci d'incarnation de ces valeurs. Le milieu étudiant lui doit, par exemple, le départ, au cours des années '40, des coopératives étudiantes, ainsi que la création du premier organisme ayant groupé les journaux étudiants.

Une première vague de dirigeants de la J.E.C. avaient déjà pris une certaine distance par rapport au nationalisme canadien-français. Subséquemment, cette indifférence au nationalisme s'accompagna d'une critique acerbe des caractéristiques aliénantes d'un *certain* nationalisme. Il n'est donc pas étonnant que la majorité de ces ex-dirigeants de la J.E.C. se soient trouvés, dans les années '50, en opposition virulente au régime Duplessis. Certains d'entre eux allèrent même jusqu'à la dénonciation

pure et simple du nationalisme: il est remarquable que plusieurs d'entre eux se retrouvent aujourd'hui dans l'orbite d'Ottawa. On peut dire qu'ils forment l'une des ailes les plus militantes de l'anti-séparatisme.

Cette orientation ultime n'était pas encore clairement établie lorsqu'un noyau d'ex-dirigeants de la J.E.C. et de leurs amis fondèrent la revue «Cité libre», qui devait s'acquérir, pendant une décennie, une audience considérable. Pour la première fois chez nous, des catholiques convaincus et pratiquants rompaient avec le cléricanisme ambiant, prônaient ouvertement la séparation de l'Eglise et de l'Etat en même temps que l'acceptation du pluralisme religieux, de même qu'une certaine socialisation de notre milieu.

Directement ou indirectement, les ex-dirigeants de la J.E.C. allaient faire sentir leur influence dans nombre de domaines, notamment le théâtre (chez les Compagnons de St-Laurent), le milieu syndical (presque exclusivement la C.S.N.), le clergé, dans le monde des «mass media» (journaux, film, radio, télévision), dans l'édition, dans l'enseignement, dans la politique (libérale) et le fonctionnarisme provincial (depuis la «révolution tranquille») et fédéral.

Comme il se devait, les anciens de la J.E.C. ont aussi joué un rôle considérable dans ce qu'on est convenu d'appeler «le mouvement œcuménique».

Ces quelques notes, forcément simplificatrices, ne prétendent pas tenir compte de l'évolution ni de l'influence qu'ont pu exercer tous les ex-dirigeants de la J.E.C. Par exception, certains d'entre eux ont voulu réconcilier le nationalisme avec la recherche d'une société personnaliste et progressive (un peu dans le sens où l'entend Claude Ryan, issu non de la J.E.C. mais des instances supérieures de l'action catholique).

Il va également de soi qu'il s'est trouvé dans le groupe un certain nombre d'opportunistes qui ont su utiliser le mouvement et son *vocabulaire* à des fins toutes personnelles.

JOUAL

«Il n'y a rien de plus de plus contraire aux intérêts du peuple et de l'égalité que d'être difficile sur le langage».

Robespierre

Pour André Laurendeau, les membres du FLQ étaient des «fauves». Pour les indépendantistes, les policiers sont des «chiens». Pour Mao, les Américains sont des «tigres de papier». Pour Jean-Marie Bédard, les capitalistes et leurs politiciens sont des «vipères lubriques». Pour Edouard d'Anglemont, les pétroleuses de 1834 sont des «louves du faubourg». Pour Théophile Gautier, les révolutionnaires de 1871 sont «les hyènes de 1793 et les gorilles de la Commune». Pour le Frère Untel, dont on s'est tôt rendu compte qu'il était plutôt Quelconque, la langue que nous parlions était du «joual». Ainsi le recours à l'écurie ou au zoo ne date-t-il pas d'hier quand on veut perdre quelqu'un. Par un calcul moraliste et sans doute bien intentionné, le Frère Quelconque se disait : dire qu'ils parlent joual leur sera à honte et ils voudront changer, se corriger. Et les bourgeois d'applaudir. Je le sais j'en ai été. Mais plus tard, il allait devenir évident que la libération de notre langue n'allait pas être le premier, mais le dernier mot de notre libération totale. Qu'il fallait voir la langue non plus comme deux cents ans de Jules-Paul Tardivel, de E. Blanchard, de Victor Barbeau, de Gérard Dagenais et de Jean-Marie Laurence : un objet esthétique sans lien avec tout le réel, mais bien plutôt comme un fait historique. Quel lieu privilégié de recherches et surtout de découvertes sur l'état de notre Etat, la langue ne devenait-elle pas alors ! Elle était proprement le premier fait révolutionnaire de toute autre perspective, en fait la seule autre étant de viser à la «correction» du langage, ne pouvait apparaître que comme de plus en plus mystifiante et procédant du traditionnel mépris bourgeois pour tout ce qui est le peuple. Le «lousy french» a couronné (provisoirement, j'imagine, car l'aberration à cet égard n'est sûrement pas terminée) cette théorie, ce chapelet

d'injures issues toutes armées de cerveaux certains de leur supériorité sur «le commun». Quand on parle de la trahison des élites, c'est là qu'elle se manifeste au premier chef. La vraie trahison des clercs c'est de mépriser au lieu d'analyser. L'utilisation systématique du «joual» devenait ainsi du terrorisme littéraire. Depuis, toutefois, les attitudes ont changé. D'authentiques faiseurs, tels Eloi de Grandmont ont fait une mouture du Pygmalion en «joual» pour quelques dollars. Michel Tremblay avec les Belles-Soeurs, Jacques Geoffroy avec son show Ti-Pop, L'Osstidcho de Charlebois et quelques autres ont été des manifestations réelles d'une nouvelle réalité artistique, et d'une nouvelle réalité tout court. Ce fut ce qu'on peut appeler «le joual assumé», qui suit l'époque de ce que j'appelais en 1964 «la rédemption du joual». On parla «joual» sans honte, aussi se mit-on à parler «québécois». Et la présence de «Lindbergh» et «Egg génération» (de Pélo-Sabourin-Charlebois-Forestier) au Hit Parade d'Europe No 1; et la présence de Réjean Ducharme au Hit Parade de Gallimard sont la prophétique preuve de l'accession prochaine de la Terre-Québec à l'âge de la parole, de SA parole.

GÉRALD GODIN

L

LANGUE

La langue est à la fois le code d'une société dont les membres communiquent par le mot, et celui d'un psychisme qui a le pouvoir de se distancer par rapport premièrement à lui-même, *sujet*, donc de se saisir comme objet, et deuxièmement par rapport à l'objet ou le monde qui l'entoure. Par conséquent tout ce qui est verbalisable glisse du niveau de l'existence au niveau d'éléments de code. Ainsi par ce code l'homme se structure et structure le monde. Tout ce qui affaiblit cette

structuration affaiblit le pouvoir de l'homme de saisir le réel. C'est le cas de toute tentative de structuration dans un milieu de bilinguisme. Des travaux récents auprès d'enfants de Mailardville le confirment. Ces quelques considérations soulignent qu'une langue est un fait social qui dans sa transmission même à l'individu propose, selon les lois internes de sa propre structure, un acquis codé de l'humanité, tout en permettant, supportant et rendant communicable la pensée soit d'une façon objective en se présentant essentiellement comme un code où la nécessité de faire passer clairement le message l'emporte sur la subjectivisation qu'implique l'expression (signe); soit d'une façon subjective en étant une mutation du code puisque celui-ci se charge de l'expérience personnelle du sujet et s'appuie davantage sur le symbole que sur le signe.

FERNAND OUELLETTE

LIBÉRAL

Membre du parti libéral

On est Libéral, au Québec, de père en fils, par bonne tradition ou mauvaise habitude. Il semble donc que la psychopathologie et l'aspect physique du Libéral devraient tous deux varier autant que varient les générations ou les traits héréditaires. Et pourtant non; le Libéral se reconnaît à coup sûr, dans la rue, dans une soirée, au restaurant, et de façon infaillible.

Le Libéral de type citadin s'habille généralement sport, en veston de tweed et pantalons boudinés et accordéoniques. C'est un snobisme, ne nous y trompons pas: rien pour l'aspect, tout pour la tête, c'est ce qu'il pense de lui. C'est aussi pourquoi il soigne celle-ci en l'affublant d'une coiffure toujours affectée, en ondes (style de Monsieur Gérin-Lajoie) en tempête (style

de Monsieur Marchand) et dont il surveille le poivre-et-sel avec délectation. Cravate tissée, lunette à grosse monture lui sont familières. Si, au contraire, il décide de se vêtir en technocrate — nous verrons plus loin que son moi-profond l'y porte — le complet oxford, la moustache, le nœud papillon, le gilet-à-pointes, voire le chapeau et le parapluie ne l'effrayent pas (style de Messieurs Gérin-Lajoie, Bourassa, et même Trudeau-en-congrès).

Voiture: semi-sportive, genre Mustang. Ou alors Citroën (Michaud). Volkswagen pour Madame. Station-wagon à cause des enfants, mais avec la nostalgie de la semi-sportive. Ceintures de sécurité.

Résidence: quartiers centraux bien policés, avec anglais tout près, mais entre nous (style Outremont, N.D.G.). Maison sobre, un peu froide. Il est de l'élite, il en est persuadé.

Le Libéral est un technocrate ou admire la technocratie (s'il n'en fait pas partie). Pour lui, statistiques, sociologie, économique sont autant de mots-clés. C'est un sérieux, volontiers cassant (il sait qu'il sait) qui tente de persuader (il est sûr qu'il sait bien). Son immense confiance, en lui et ses amis, lui joue parfois de vilains tours, lui faisant prendre ses désirs pour des réalités et perdre parfois ses élections. Mégalomane pour l'Etat (il veut tout, et tout de suite, et cher), le Libéral est pourtant économe pour lui-même et les siens (toujours ce mépris affiché des signes extérieurs de richesse). Sur ce plan particulièrement, il est bien l'anti-thèse de l'*Unioniste* (voir ce mot).

Le Libéral fréquente les terrasses de cafés, les restaurants étrangers, le Vieux Montréal. Il élève ses enfants dans une liberté presque totale; c'est dire qu'une certaine pagaille familiale lui sied bien. Il réagit, dit-il, contre son enfance à lui, brimée par Duplessis, les bonnes sœurs, les curés et autres calamités dont il rebat les oreilles de tous. L'un de ses mythes favoris est en effet la lutte contre ces calamités, lutte à laquelle il affirme avoir participé activement.

Il respecte le parlementarisme anglais, critique rondement la couronne (par condescendance, depuis le F.L.Q.) et les Français (qu'il admire par ailleurs). Son modèle est en Suède (il n'y va pas souvent). C'est un pacifiste. Il lit l'Express et le Nouvel Observateur, il a lu Cité libre et Histoire d'O. Parti-Pris l'agace. LIBERTE le dérouté. Le Devoir le réveille (il est abonné) La Presse l'endort, s'il la lit parfois.

En province, le Libéral, évidemment différent, tend cependant à ressembler au Montréalais qu'il admire secrètement. Ainsi s'établit une progression dans la continuité libérale type, à tout le moins sous forme de tentation, tentation qui porte le Libéral de province vers le Libéral citadin, celui-ci vers le Libéral technocrate, celui-ci vers le Libéral au pouvoir à Québec, celui-ci vers le Libéral fédéral, et ce dernier vers sa petite ville natale, qu'il administre alors avec pondération.

Le Libéral est légèrement vindicatif: il écrase de mépris son contradicteur et l'on sent qu'il pense «comment peut-on ne pas être libéral?». Mais cela ne dure heureusement jamais longtemps. Le fond du Libéral est bon. Mais il ne faut jamais le contredire. C'est un grand nerveux.

Affections libérales types: celles du foie, de l'estomac, des reins, du pharynx.

Langage: châtié. Un peu ampoulé. Voix grave.

Signe particulier: aucun sens de l'humour.

JACQUES FOLCH

M

MER A LA MER (DE LA) (Locution). La devise du Canada est *de la mer à la mer* (a mari usque ad mare). Depuis quelques années et le réveil de certains nationalismes, plusieurs ajoutent: *et surtout, pas de vagues.*

JACQUES FOLCH

MONTRÉAL

Ville du Québec, métropole du Canada, fondée en 1642 par le Sieur de Chomedey de Maisonneuve, au nom du Christ, des Sulpiciens et des Dames de la Congrégation. Champlain avait fondé Québec en 1608 et Lavolette avait fondé Trois-Rivières en 1635.

Deuxième ville française du monde — la population totale du Montréal métropolitain est d'environ 2,500,000 habitants — Montréal fut le lieu de l'Expo Universelle de 1967.

Le port de Montréal est le plus important port intérieur du monde. Les glaces du fleuve Saint-Laurent empêchent cependant les transatlantiques de s'y rendre durant les mois les plus froids de l'hiver.

La deuxième ville française du monde compte trois universités: deux de langue anglaise (McGill et Sir George Williams) et une de langue française. Ces trois universités assez bien cotées sont subventionnées par la province de Québec dont la population est d'un peu plus de 80% de langue et de culture françaises.

Montréal a cependant un visage anglais pour un certain nombre de raisons parmi lesquelles il faut mentionner celles-ci :

- 1) l'incurie et le peu d'intérêt pour la langue, la culture et la civilisation françaises qui ont caractérisé les gouvernements tant du Québec que de Montréal, qui se sont succédés depuis des décennies;
- 2) la proximité du Canada anglais et des Etats-Unis: Montréal ne peut résister au flot anglo-saxon qui l'assaille de toutes parts. Les grandes décisions économiques sont prises ailleurs;
- 3) la bêtise et l'abrutissement de ses propres citoyens, les Montréalais, qui sont en majorité de langue française mais acceptent, sans protester, que la langue anglaise leur soit imposée, souvent par d'autres Canadiens français, dans le quotidien de leur vie:
 - a) dans le commerce (affichage, conversations, tractations, correspondance, etc.);
 - b) au cinéma: la population d'expression anglaise de Montréal est de 25%; mais les Montréalais et leurs autorités municipales tolèrent que plus de 40% des films présentés à Montréal — et Dieu sait que ce ne sont pas tous des chefs-d'œuvre — le soient en anglais, sans sous-titres français;
 - c) dans le milieu de travail où une éducation moins poussée et plus rudimentaire les ont traditionnellement amenés à se satisfaire d'emplois mineurs, à être heureux de «servir des boss» anglais. La langue française a été exclue du travail — à quelques exceptions près — non pas seulement à cause de l'intransigeance des patrons ou des grandes compagnies anglo-saxonnes mais surtout à cause de la faiblesse de caractère et de l'esprit de soumission des nombreux petits employés de langue française qui en sont arrivés à avoir honte de parler français au travail;
 - d) le cosmopolitisme de Montréal qui a beaucoup joué contre les Canadiens français, car ceux-ci n'ont pas su

créer les conditions nécessaires à l'intégration des immigrants au milieu français.

Montréal est le centre culturel de la nation québécoise. On y compte quatre troupes professionnelles permanentes de théâtre et cinq ou six autres troupes dont les activités aussi professionnelles sont cependant moins régulières. Ces troupes sont françaises. On y dénombre une trentaine de galeries, pas moins de soixante discothèques que remplit chaque soir la belle jeunesse; quatre stations de télévision: les deux stations françaises — Radio-Canada et un poste privé dégradant — desservent la population française, alors que les deux stations anglaises (bénéficiant de tous les apports américains) suffisent pour l'instant à la minorité anglophone.

Si l'on regarde du côté des stations de radio, la situation est assez paradoxale:

a) stations F.M.:

- deux stations françaises
- quatre stations anglaises
- une station bilingue;

b) stations A.M.:

- cinq stations françaises
- quatre stations anglaises
- une station multilingue, mais surtout anglaise.

Montréal compte six journaux quotidiens:

- a) le matin: trois journaux de langue française, dont deux se consacrent aux sports et aux faits divers; un journal de langue anglaise.
- b) le soir: deux grands journaux d'information, l'un en français et l'autre en anglais.

Après ces exemples d'une «juste société» il convient de rappeler que Montréal, croit-on, est la deuxième ville française du monde.

On accède facilement à Montréal:

- a) par la route: Montréal possède un des plus efficaces complexes routiers en Amérique du Nord;

- b) par avion: l'aéroport international de Montréal, malgré certains défauts graves qui touchent seulement les voyageurs, est très moderne;
- c) par le train: deux grandes gares rattachent avec précision, confort et rapidité la métropole au reste du Canada et aux Etats-Unis;
- d) de nombreux circuits d'autocars de grand confort.

Montréal est la ville d'Amérique qui s'est le plus développée au cours des dix dernières années, en évitant les excès de Caracas, par exemple. On démolit avec rage et on reconstruit avec célérité. Tout à côté, on redécouvre la vieille ville, les maisons historiques, les lieux tendres.

Entourée par les divers bras du fleuve, l'île de Montréal était rattachée à la terre ferme, en décembre 1968, par une dizaine de ponts.

Le Maire de Montréal, M. Jean Drapeau, a réussi ce tour de force de transformer l'Expo Universelle de 1967 en une exposition permanente: «Terre des Hommes».

La dette per capita des habitants de Montréal est de \$454.

Le citoyen de Montréal est celui qui paie les plus hautes taxes en Amérique du Nord.

— JEAN-GUY PILON

MOUSTACHE

Attribut pileux sub-labial.

Le Québec est un des derniers bastions mondiaux de la moustache, où l'on peut la distinguer de deux sortes: sèche et humide.

La moustache humide, c'est la bacchante, le guidon de bicyclette, la gauloise, celle qui coule de chaque côté des lèvres, et qui déploie une activité certaine durant la conversation. Ou, sans aller si loin — si long — celle qui s'extériorise: la moustache extrovertie, comme ceux qui la supportent. Ce sont en général de bons vivants, gais, un tant soit peu nationalistes (on en trouve d'irlandais, et de très «british»). S'ils sont Québécois d'origine française, ce sont de bons poilus, un peu truculents, aimant la bonne chère et ce qui est français, aimés des femmes que leur moustache attise et que leur caractère distrait.

La moustache sèche, au contraire, c'est le balai pour laver les bouteilles, c'est la brosse, l'infime coup de fusain sous le nez. Freud prétend qu'elle est destinée à attirer l'attention sur un objet rassurant, l'inconscient voulant ainsi dissimuler les inquiétants desseins du propriétaire. Il est à remarquer, sans vouloir donner entièrement raison au père de la psychanalyse, que certains Québécois (connus ou non) portant la moustache sèche, à la Hitler, peuvent inquiéter. Une étude plus approfondie s'imposerait.

Quoi qu'il en soit, sèche ou humide, la moustache fait partie du folklore québécois, dernier dépositaire, semble-t-il, des belles traditions françaises.

Porteurs connus de moustache: Messieurs Drapeau, Cardinal, Gérin-Lajoie, Laliberté, Mesdames Whitton et Côté-Mercier.

JACQUES FOLCH

N

NEO-PLATONISME

Le néo-platonisme, qui naquit dans l'Alexandrie du III^e siècle, court en filigrane de toute la culture occidentale. Il a connu de multiples avatars, dont une tendance profonde et constante à nier la réalité charnelle au profit de l'esprit, à refuser l'existence concrète au nom de principes universels et immatériels.

A la Renaissance, le néo-platonisme fut illustré avec éclat par Marsile Ficin (1443-1499), célibataire à l'abri du besoin qui, fêté et protégé par l'«establishment» de l'époque, enseignait «que le corps par nature est uniquement sujet de passion et de corruption» («Commentaire sur le Banquet de Platon», Chap. III). A Ficin s'opposa la grossièreté et l'obscénité géniales de Rabelais (1494-1553), écrivain pauvre dont l'oeuvre constitue une exaltation indécente de la richesse multiple et pluri-valente de la vie.

Si l'on peut parler de néo-platonisme en peinture (notamment chez Botticelli) ou en littérature (par exemple chez Coleridge ou Novalis), par contre on ne saurait affirmer avec certitude l'existence d'un néo-platonisme politique, sauf au Canada où il constitue pour l'historien des idées un phénomène original et fascinant.

Le néo-platonisme politique au Canada, dont les principaux adeptes sont Pierre-Eliott Trudeau et Gérard Pelletier,

est né après la Crise de l'union du jansénisme moral avec l'universalisme (voir ce mot) jéciste. Il prétend se fonder sur la seule Raison, sur des principes universels, et rejette comme dangereux ce qui à ses yeux est tributaire du particulier et de l'accidentel (sentiments, affectivité, aspirations, déterminations linguistiques ou culturelles). Cette attitude s'oppose au réalisme lyrique (voir ce mot) des écrivains québécois qui associent la découverte et la possession de la terre québécoise à celles du corps féminin et s'abandonnent sans retenue au multiple et au devenir.

ANDRÉ BELLEAU

NATIONALISME

Vers le XVI^e siècle, les grandes nations européennes ont pris corps. Toutefois, ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on parla de «l'éveil des nationalités» pour se référer aux mouvements insurrectionnels qui provoquèrent la sécession de la Belgique du Royaume des Pays-Bas, celle de la Pologne de l'Empire russe et celle de la Norvège du Royaume de Suède. Seulement au XX^e siècle, le terme «nationalisme» fut d'un emploi généralisé : de fait, de nouvelles nations se constituèrent en états indépendants à même les débris soit : de l'Autriche, soit : de l'Empire Ottoman, soit : de l'Empire Britannique, soit : de l'Union Française. En Suisse, on parla aussi de la nation jurassienne qui demeure toujours assujettie au Canton alémanique de Berne. Au Québec, le nationalisme fut d'abord ambigu en cela qu'il incluait des revendications trans-canadiennes. Vers les années 1950, le mot prit une acception restreinte et ne désigna plus, par la suite, que l'aspiration indépendantiste du groupe francophone du Québec.

HUBERT AQUIN

NEO-CANADIENS

Leur plasticité est proverbiale : ils peuvent tout aussi bien devenir francophones qu'anglophones. Toutefois, dans l'ensemble, ils se sont intégrés en grande majorité aux anglophones — du moins, jusqu'en 1968. Il est possible que la création par le gouvernement québécois d'un ministère de l'immigration transforme cet état de choses au Québec.

HUBERT AQUIN

P

PAUVRETÉ

Petites gens vulgaires et de partout
qui criez en moi,
vous êtes le meilleur
vous êtes le pire.
Vous vous levez immenses,
vous vous levez nombreux.
Vous clamez à tue-tête
à tort et à travers
jurant comme il ne se peut pas.

Vous direz pour moi
qui jamais n'y arrive,
Vous direz la douceur
que la vie sera bonne désormais,
forte et violente.
d'un amour sans réserve,
des jours sans apprêt,
et des rires sans frontière.

Vous direz silencieux,
sans colère, en frappant
de vos pas lourds
tout le long de l'histoire,
que les petites gens arrivent,
armés de naïveté,
que le jour s'en vient
du bonheur immédiat.

Vous l'imposerez de force, de tendresse,
de justesse raccordées,
dans l'affront des regards
et la simplicité des noms.

Petites gens complexes
accroupis sous le fardeau du temps,
qui n'en finissez plus
de déplier l'échine.
Vous qui chantiez avant moi
chez mon père
et que j'entends depuis
le fonds des âges.

Vous qui sans cesse agitez
l'étendard fracassant
qui m'épuise l'âme,
de la fraternité inassouvie.

O le miel brûlant
de votre voix en moi !

FERNAND DANSEREAU

PEUPLE

Le peuple, c'est l'ensemble de la population par opposition aux rois qui le gouvernent ou par opposition à la minorité dirigeante. Le soulèvement de 1789, en France, consacra la principale fonction et la qualité prépondérante du peuple. A l'époque de Marx, on appelait « prolétaires » la population générale des travailleurs et des exploités. De nos jours, on utilise, de préférence, la « population » ou la « masse » ou la « foule » (terme plus indifférencié).

HUBERT AQUIN

« POUVOIR ÉTUDIANT »

I

C'est le retour à « l'archétype supra-historique par lequel s'affirme la révolte des fils contre le père », mythe que Freud a d'ailleurs tenté d'élucider. Toutefois, avant Freud, Platon et Locke plus particulièrement, comme l'a montré Norman O. Brown, avaient postulé que tous les hommes sont libres et égaux. Aussi l'Anglais avait-il pris le parti des fils contre le père, des sujets contre le Roi. Mais de même que sans le père, il n'y a ni fils ni frères, ainsi sans le guide, sans le curseur, il n'y a pas d'enseigné, il n'y a pas de relation d'éducation. Ce qui ne signifie pas que l'éducateur doive être une image du *surmoi* qu'impose la société à ses membres afin de consolider ses structures. Par définition le véritable éducateur cherche avec celui

qui veut parcourir son chemin, celui qui veut avec lui saisir le réel sous toutes ses formes. Il est un étudiant qui a fait le bout de chemin le plus long. Celui qui a le plus accumulé et réfléchi : ce *plus* établissant inévitablement un rapport d'inégalité de savoir et d'expérience. Donc l'éducateur est au cœur même de l'éducation permanente. Sans lui elle est impossible, sans elle la société commence à décliner. Il demeure un témoin de l'inquiétude et de la quête. Ainsi il est plus près de l'université médiévale que de celle d'aujourd'hui; cette université, comme le rappelait Curtius, étant une corporation d'enseignants et d'enseignés. C'est pourquoi afin de ne pas rompre la relation d'éducation, l'enseignant ne peut négliger la représentation que l'enseigné a de lui. Bref cet éducateur est celui qui fait la révolution pédagogique permanente.

II

L'expression «pouvoir étudiant», qui est apparue en France avec les événements de mai, est d'abord l'affirmation d'un pouvoir qui s'oppose au *pouvoir enseignant*, un pouvoir de patrons contrôlé par l'Etat dont plusieurs se sont faits les serviles, même à leur insu. Les maîtres s'attribuaient des qualités de patron avec tous les privilèges que cela entraîne. Ils attiraient donc une riposte radicale. Et je ne parle pas des siècles de «pédagogie répressive» et autoritaire. Cependant l'étudiant français a vite compris qu'il devait politiser son action afin d'aller à la racine des malentendus et de la mise en question. Toutefois, dès qu'il a changé de plan d'action, il ne s'agissait plus dès lors d'une action d'étudiant, mais bien de celle d'un citoyen qui radicalisait son premier mouvement afin de frapper le véritable pouvoir qui paralysait l'université et le lycée. Ainsi le problème de la «libération pédagogique» glissa à l'arrière-plan. Après la solitude, les étudiants se retrouvaient dans l'exaltation de la fraternité. Ils n'étaient plus fils mais frères. L'utopie secouait les esprits. Place au gigantesque happening !

III

Au Québec, l'étudiant a importé sans la moindre critique une expression que ne justifie pas notre situation. L'enseignant québécois n'a jamais été un patron, ni une émanation d'un ministère de l'Éducation tout-puissant. Il était tout au plus un agent au service de sa société. C'est pourquoi l'expression «pouvoir étudiant» n'avait pas, dès le départ, de commune mesure avec la formule des étudiants français. En l'utilisant on usurpait des mots qui avaient quelque analogie avec ceux du *Pouvoir noir*, auquel, ici, nous sommes plus sensibilisés. Cette expression s'imprégnait donc, qu'on le veuille ou non, puisque nous sommes en Amérique, de la dimension politique et sociale de la revendication des Noirs. Donc il ne pouvait y avoir que malentendu. Car en quoi nos étudiants et nos élèves sont-ils les Nègres de leur société? Le mimétisme débouche souvent sur la fumisterie... Chez nous il a conduit parfois à l'imposture. Or parler de «pouvoir étudiant» dans une action dialectique de contestation de la société globale m'est apparu comme de l'imposture grossière ou de la *guévarite* made in Montréal. Politiser un CEGEP ou l'université, dans le sens révolutionnaire du mot, me semble de l'aberration. Ce qui ne signifie pas que les étudiants individuellement ou groupés en association ne puissent appartenir à un parti politique. Au contraire. Autant la politisation d'une institution d'apprentissage ou de réflexion s'avère une atteinte au mouvement de liberté profond de l'esprit, autant il me semble souhaitable que l'étudiant soit conscient de son devoir de travailler à la transformation de la société. Je suis contre la politisation d'une institution de savoir au nom même de la démarche qu'implique l'initiation à un acquis ou la recherche honnête. Politiser l'université supposerait le consentement à une idéologie, l'accord avec des schèmes fixés qui guideraient l'action et particulièrement l'enseignement. Ainsi, au début de la recherche intellectuelle, on soumettrait l'étudiant à des dogmes, on lui communiquerait la vérité qui illuminerait toute sa démarche intellectuelle et son action politique. Je m'oppose à cette politisation parce l'éducation se fonde sur une relation *enseignant-enseigné* où les dogmes et les idéologies sont mis en question ou pour le

moins vérifiés. Socrate interroge ou répond, mais ne donne pas la vérité. Or une université où l'on n'interroge ni ne s'interroge n'est pas une université, mais un parti monolithique, un parti d'inquisiteurs qui imposent par la force leur vérité et leur bonheur. Or, il n'y a pas si longtemps, imposer par la contrainte son bonheur, on appelait cela une forme de fascisme. Tout terrorisme idéologique, doctrinaire me semble une forme de fascisme. Le terrorisme, qu'il vienne d'étudiants sincères et jeunes, n'en est pas moins du terrorisme. La sincérité n'est pas le seul critère de la justification d'une action ni du fondement de sa vérité. Au nom de leur sincérité les inquisiteurs ont-ils le droit d'aliéner notre mouvement de recherche de la vérité ? Le fanatisme demeure du fanatisme.

IV

L'étudiant oublie trop facilement que son droit d'étudier est gagné par le peuple qui paie de son travail ce droit. Or l'étudiant sera toujours un privilégié par rapport à l'ouvrier ou le petit col blanc qui sont taxés pour que lui marche avec le «guide». L'expression «pouvoir étudiant» est une fumisterie en ce sens que l'étudiant ne peut trouver en lui-même sa capacité d'exister comme tel. Pour la même raison le rêve de l'autogestion est un non-sens. Il faudrait se demander en quoi cette utopie améliorerait-elle la relation pédagogique? N'entraînerait-elle pas plutôt un mépris pour l'enseignant, cet adulte que l'on tolère lorsqu'on trouve son service utile? L'étudiant est dans une relation d'éducation et cette relation n'est possible que si le peuple se serre la ceinture pour qu'elle soit. En fait le seul pouvoir étudiant véritable est celui d'aller au bout de la connaissance, de la création, de la saisie du réel pour lesquels le peuple est taxé. Ainsi le pouvoir étudiant est le droit d'étudier et d'éveiller. A une époque où peu d'étudiants étudient, les fils devraient avoir la pudeur de ne pas parler de leur pouvoir à la face des travailleurs et du peuple. Lorsqu'ils n'étudient pas et ne donnent pas toute leur mesure dans la recherche, ils fraudent le peuple. Si l'homme contemporain n'était pas si touché dans ses raisons de vivre face à l'ampleur de ses découvertes et à l'accélération nécessitant une adaptation continuelle,

le père aurait depuis longtemps réagi face à celui qui le ridiculise pendant qu'il est soûl de mal et d'inquiétude dans la tourmente d'un monde qu'il s'efforce de maîtriser.

V

Il est temps que l'étudiant prenne sa véritable mesure. Il est celui qui ne sait rien; il est celui qui reçoit plus qu'il ne crée; il est celui qui sur son siège pénètre dans l'enfer de Dostoïevski quand il a le courage de l'affronter; il est celui qui rêve lorsque Lénine fait la Révolution à quarante-sept ans; il est celui qui apprend les rudiments de la physique au moment où Einstein explicite sa théorie; il est celui qui lit pour la première fois le nom *Platon*, pendant que Kierkegaard sur son lit de mort, à quarante-deux ans, s'écrie au bout du tunnel: «Oui, salue tous les hommes, je les ai tous beaucoup aimés...»; il est celui qui après avoir lu trois lignes de Mao Tsé-toung se croit suffisamment lucide et structuré pour transformer le monde; il est celui qui n'ayant pas encore accédé à sa personne, est un être foncièrement grégaire. Bref, il y a ceux qui parlent de leur métier d'étudiant comme d'une carrière, et les autres, les hommes, qui d'échec en échec, permettent à l'homme d'avancer sans prétendre dominer un cosmos aussi lourd d'esprit, de tensions et de mort; ou encore ceux qui descendent au fond des mines pour leurs enfants qui se croiront *jeunes* parce qu'ils ont vingt ans ou *forts* parce qu'ils s'additionnent.

VI

C'est en tant qu'*homme* lucide que l'étudiant perçoit les absurdités de sa société ou pressent certaines directions possibles du monde. Par définition cet homme ne peut pas être contre l'homme. Il ne peut prétendre opposer les âges de l'homme comme des classes sociales. S'il le fait, c'est qu'il a trop peu et mal lu. Car l'homme digne de l'homme est indivisible. Le fait pour lui, étudiant, d'être au commencement avec tous les possibles, ne lui donne pas le droit de mépriser celui qui a choisi parmi les possibles, celui qui est engagé profondément dans sa situation d'être incarné et responsable. L'homme qui est au

commencement n'est pas forcément au seuil du nouveau. Par conséquent la situation du jeune oblige non pas à devenir adulte, mais *homme*. Seuls ceux qui accèdent à l'homme sont vraiment jeunes, c'est-à-dire des prégnants. Car l'homme agit sur le présent en rêvant intensément sa marche et l'avenir. Il est le pré-venant. Il est essentiellement celui qui est capable de transformer le monde et la société. Certes le fait d'être au commencement rend plus souple, plus mobile, plus attentif au mouvement, mais, toutefois, ne donne pas plus de qualité à l'agir sur le mouvement. L'homme jeune est celui qui porte l'avenir. Il est l'espérant. Pour reprendre une image archétypale, il est le jeune à longue barbe blanche. Il est celui en qui la durée ne s'ensevelit pas dans son propre mouvement. Or ce qui distingue peut-être l'homme jeune de l'adolescent, c'est ce sens aigu de la durée de l'homme dans son propre mouvement, c'est la *mémoire*, le souvenir. Dans les âges de l'homme, il voit l'unité de l'homme et son éternité. Il est à la fois fasciné par l'enfant qu'il demeure et tendre lorsqu'il se regarde dans le vieillard. On peut donc espérer que l'étudiant soit un homme jeune, mais son statut d'étudiant et de jeune n'en est pas une preuve. Or le pouvoir solaire de l'homme jeune ne s'oppose pas aux adultes, aux vieillards, mais bien aux morts qui appellent la mort, aux profiteurs, aux tyrans; mais bien au mensonge que les ombres de l'homme institutionnalisent dans la plupart des formes du Pouvoir. C'est pourquoi même le pouvoir étudiant n'échappe pas au mensonge, à ce mensonge fouisseur qui va au cœur des plus grandes idéologies, des plus grandes sincérités lorsqu'elles s'appuient sur le Pouvoir.

VII

Si nous considérons maintenant les étudiants formant un corps intermédiaire, ils ont certes un pouvoir d'action relatif dans la mesure où ces étudiants ne se représentent pas comme une classe, mais comme des hommes. Or qui peut se permettre d'avoir d'autre passion que celle des hommes? Les jeunes qui jouent avec le pouvoir se corrompent avec lui. Dès qu'ils entrent dans la dialectique de la puissance comme des posses-

seurs de la qualité-carrière *étudiant*, ils n'ont que le pouvoir que les hommes trop fatigués ou trop engagés dans le mouvement de l'action véritable, leur abandonnent. Finalement il n'y a d'homme que celui qui se sent responsable de l'homme indivisible, celui qui a l'honnêteté de se voir dans l'inaccomplissement, dans sa faiblesse d'homme naissant.

FERNAND OUELLETTE

R

RELIGION:

Paul VI déclarait, le 14 novembre 1968: «Dieu n'est pas mort». En octobre de la même année, d'ailleurs, la mère de Dieu apparut à Saint-Bruno, en banlieue de Montréal. Paul VI et Gérard Filion doivent savoir de quoi ils parlent.

JACQUES GODBOUT

REALISME

Doctrine d'après laquelle le Québec francophone est plus *réel* que le Canada français, l'unilinguisme du Manitoba plus *réel* que le bilinguisme de MM. Dunton et Gagnon; Fernand Ouellette plus *réel* que Lord Acton.

On admet généralement à travers le monde que cette doctrine entretient quelque rapport avec l'aptitude à voir la réalité (mais ce rapport n'est pas établi de façon certaine). S'y oppose le néo-platonisme (voir ce mot) selon lequel les Idées sont plus réelles que les êtres concrets.

ANDRÉ BELLEAU

RIN

(Rassemblement pour l'Indépendance Nationale) : Parti indépendantiste fondé en juillet 1960 par trente citoyens réunis, au nord de Montréal, sous la direction de Marcel Chaput et André d'Allemagne. Ce parti fit beaucoup parler de lui au cours de ses huit années d'existence. Lors du congrès national du RIN les 25 et 26 octobre 1968, à Longueuil, les délégués des différentes régions votèrent pour la fusion du RIN avec le Parti Québécois fondé quelques semaines plus tôt. La disparition du RIN n'a pas fait beaucoup de bruit, non plus que l'offrande d'environ vingt-cinq mille dollars qui fut offerte inconditionnellement au Parti Québécois.

HUBERT AQUIN

S

SOCIÉTÉ (juste):

Slogan de la campagne électorale du candidat Pierre-Elliott Trudeau; la «juste société» est aussi un anglicisme.

JACQUES GOUBOUT

STATUT PARTICULIER

Formule constitutionnelle qui, en cherchant à sauver la fédération canadienne tout en renforçant les pouvoirs du Québec, paraît avoir indisposé tous les orthodoxes.

On sait que le Québec se distingue, entre autres, par son unique et providentielle mission civilisatrice, par l'émouvante naïveté de ses indigènes (qui se méfient pourtant de toute autorité — quand elle est indigène), par leur vigueur à tous les jeux (surtout l'hiver, quand il fait froid), par la richesse saine et virile de leur vulgarité, par la chaleur collective de leur simplicité, par ses traumatismes religieux, par le pittoresque savoureux de son abâtardissement linguistique, par le dynamisme bruyant et fortuné de sa nouvelle jeunesse, par sa richesse rela-

tive de «colonie la mieux entretenue», par ses vicaires de choc et ses gauchistes d'élite, par la peur sublimée de sa population et la servilité particulièrement couchante ou rampante de beaucoup de ses «notables», par ses intellectuels souvent las mais encore idéalistes, par ce qu'il n'appartient pas vraiment aux Québécois — et surtout par ce que nous persistons à l'aimer, même les yeux ouverts.

On sait beaucoup moins que le Québec constitue le seul Etat fédéré au monde où se concentre la quasi totalité de l'un des deux groupes socio-culturels ou nationaux réunis par une fédération tandis que le second groupe domine pour sa part plusieurs autres Etats-membres et le gouvernement central. Comme «Etat national» ou «point d'appui politique» du Canada français, le Québec a d'ailleurs des responsabilités particulières envers celui-ci, dont le gouvernement central s'est généralement désintéressé; et il se distingue manifestement des neuf provinces anglaises sur le plan socio-culturel.

A partir de cette donnée historique et sociologique, quelques juristes et politicologues ont élaboré (depuis 1963) une formule constitutionnelle *sui generis*: tout en demeurant au sein de la fédération canadienne, le Québec jouirait d'un statut spécial qui lui reconnaîtrait tous les pouvoirs économiques, politiques et juridiques requis par sa vocation sociale et culturelle particulière. (Il ne faut pas confondre statut particulier et régime particulier: le premier serait reconnu expressément par la Constitution; le second découlerait simplement des faits, par exemple si la fédération entière était en principe décentralisée — même si la plupart des provinces anglaises n'y tiennent pas — mais que seul le Québec conservait ensuite les pouvoirs additionnels ainsi octroyés.)

Certains partisans de cette formule y voient la meilleure façon d'éviter l'accession du Québec à la souveraineté; d'autres y voient (ou voyaient) au contraire une étape préparatoire vers l'indépendance. Ses adversaires se sont de même recrutés des deux côtés: les indépendantistes craignent un stratagème visant à empêcher l'indépendance tandis que les fédéralistes orthodoxes y flairent du «séparatisme déguisé». Au premier rang de

ces derniers se trouve l'actuel premier ministre du Canada: pour lui, le Québec doit être une province comme les neuf autres sur le plan économique et social tandis que l'administration d'Ottawa, miraculeusement transformée, s'occupera elle-même des intérêts spécifiques du Canada français tels qu'elle les conçoit.

Depuis la victoire de Me Pierre Elliott Trudeau, dialecticien accompli, le statut particulier — formule de synthèse — paraît avoir perdu beaucoup de ses partisans: les uns se sont rendus à Ottawa ou s'abandonnent à «l'intégration lucide», les autres ont dû opter pour l'accession à la souveraineté assortie ou non d'une association économique avec le Canada anglais.

JACQUES BROSSARD

T

TÉLÉVISION:

Il y a deux réseaux de télévision pour lesquels le public paye: le réseau privé, alimenté par une taxe indirecte sur les produits de consommation (dite publicité) et le réseau d'Etat alimenté par l'impôt sur le revenu. Le réseau privé n'est pas libre, et le réseau d'Etat n'est pas national.

Le réseau privé, s'il innove parfois au plan de la télévision, reste conservateur au niveau des idées. Le réseau d'Etat au contraire, reste conservateur dans son langage télévisuel, bien qu'il soit progressiste au plan des idées.

De là à conclure qu'il faille créer une troisième chaîne mi-privée, mi-étatique, il n'y a qu'un canal à franchir.

JACQUES GODBOUT

TOWN OF MOUNT ROYAL

Municipalité autonome et assez prospère qui forme une enclave dans la ville même de Montréal. Y habitent deux catégories de gens, la très grande majorité de langue anglaise: des fonctionnaires et des professionnels.

Pour éviter qu'en allant récupérer leurs ballons ou retrouver un copain, les petits Canadiens français qui habitent en bordure de sa ville n'en salissent les rues, le maire de *Town of Mount Royal*, Mr. Reginald Dawson, a fait ériger, il y a quelques années, une clôture de fils barbelés entre la rue Jean-Talon et le boulevard Métropolitain.

Ainsi *Town of Mount Royal* était et est encore bien protégée, de ce côté du moins, des malheurs qui pourraient l'atteindre.

Les journalistes de langue anglaise avaient, à l'époque, prétendu que ce geste du maire, appuyé, semble-t-il, des citoyens de *Town of Mount Royal*, témoignait d'un esprit raciste et rétrograde.

Les citoyens de langue française de Montréal ont plutôt vu dans ce geste une forme d'humour un peu spécial.

Il n'y a vraiment rien d'autre à dire sur *Town of Mount Royal*, cette ville protégée.

JEAN-GUY PILON

TRUDEAU, Pierre Elliott
Homme du monde.

JACQUES BRAULT

U

UNIONISTE

Membre du parti de l'Union Nationale

Fondée en 1936 par Maurice Duplessis et Paul Gouin, fils d'un premier ministre libéral (Lomer Gouin), l'Union Nationale était bien sous les auspices de l'ambiguïté, dès sa naissance. Elle allait s'y maintenir jusqu'à la mort du Chef et les mauvaises langues disent même «au-delà». Mais la fée Ambiguë, si elle marqua le Parti, oublia le militant.

L'Unioniste, en effet, est un homme solide, bien typé, évident, resplendissant. On le reconnaît de loin. Il s'habille comme un bourgeois, en «costume du dimanche» tous les jours, avec chemise blanche à col amidonné et cravate soyeuse. De préférence chauve, il peigne ses cheveux, lorsqu'il en a, de

façon classique, et s'affuble de chapeaux mous du plus pur effet 1936 (rappel historique? on ne sait). C'est un lunaire, en général souriant, membre de clubs variés et non moins lunaires que lui: Lions, Rotary, Richelieu, Optimistes, Quatre H et parfois de tous à la fois.

Voiture: toutes les lignes sûres et bien portantes comme lui: Monarch, Pontiac, Mercury, Dodge. Parfois Peugeot. Un Unioniste au volant d'une Porsche constitue la rareté même. Son rêve, bien sûr, serait la Cadillac, avec chauffeur.

Résidence: quartiers de banlieue ou ville de la périphérie (île Jésus, Laval, Chomedey, Duvernay, voire Boucherville). Il lui faut une maison cossue, avec des «rangs de pierre» sur la façade, un ample gazon, des sapins bleus pour les guirlandes de Noël. Il accorde, on le voit, une importance à l'apparence des choses. Ce n'est pas de l'ostentation, c'est un placement. C'est du moins ce qu'il pense.

L'Unioniste, en effet, est foncièrement un administrateur. Il aime les chiffres clairs, les intérêts de père de famille, les bilans, les actions boursières. Son respect presque maladif pour l'argent n'est pas un vice: c'est un état d'âme. Il pense que tout s'achète, même s'il le déplore, et que deux et deux font quatre. Toute la méfiance du monde s'est réfugiée en lui, sa peur de se faire flouer est proverbiale. Elle est visible aussi. Au pouvoir, il sera donc chiche, pondéré, voire grippe-sous, réservant ses largesses pour lui-même et l'image prospère dont il veut à tout prix s'affubler. Il est donc à l'opposé, en ce domaine, du *Libéral* (voir ce mot).

L'Unioniste fréquente les concerts et les musées, de préférence classiques. Il est en effet cultivé, ou anxieux de l'être, va en Europe s'il le peut, et en parle à qui veut l'entendre. De Gaulle l'épate, il envie secrètement les Français d'en avoir un (ils ne le méritent pas, pense-t-il); le culte du chef, du grand homme historique, du père respectable, du sage un peu «croche» est en effet ancré au coin le plus secret de son subconscient, près d'une image de Maurice que les pires critiques n'ont pas réussi à ternir.

Lectures: Paris-Match et McLuhan (à cause des mass-media qui le fascinent, et pour avoir l'air à la page. Mais il a préféré Teilhard) Time Magazine, l'Express parfois, la Presse régulièrement. Possède une bibliothèque avec le Rumilly complet (qu'il se promet de lire un jour) et toutes sortes d'ouvrages sérieux, dont (dans un angle) les libertins du XVIIIe finement illustrés.

L'Unioniste est un bon vivant. Son aspect est affable. Il ne s'énerve (un peu) qu'à l'évocation du socialisme qui l'inquiète maladivement. Conservateur d'origine, il est simplement bien conservé. Sa tenacité optimiste ne se dément jamais, rien ne l'ébrèche. C'est un calme sanguin, sujet aux affections cardiaques, aux embolies, aux refroidissements et au diabète.

Langage: bon enfant. Roule volontiers les «r», avec une voix un peu nasillarde, fleurant le terroir.

Signe particulier: imperméable aux critiques.

JACQUES FOLCH

UNIVERSALISME

Universalisme se dit du néo-platonisme (voir ce mot) politique canadien quand celui-ci invite les Québécois francophones à passer du particulier à l'universel, c'est-à-dire à s'«ouvrir au monde». Pour ceux qui ne sont pas québécois de langue française, cet universalisme ne saurait se présenter exactement dans les mêmes termes.

Pour les Québécois : sous peine de se couper du reste du monde, éviter les envolées sans escales vers New York, Paris, Londres, mais arrêter en cours de route à Medecine Hat ou Ottawa; ne pas se contenter de lire «le Monde», «le New York Times» et «Lui», y ajouter le «Toronto Star».

Pour les autres : savoir l'anglais et lire le «Toronto Star».

ANDRÉ BELLEAU

V

VILLE DE WESTMOUNT

La plus prospère et la plus belle des cités autonomes de l'île de Montréal. Encore ici une enclave dans la ville même de Montréal. Mais sa plus belle parure. Son luxe.

Située à flanc de montagne, Westmount est un paradis de verdure et de fleurs.

La majorité de sa population se compose de gens de bonne compagnie. Tous les intellectuels québécois de gauche espèrent secrètement y acquérir un jour une magnifique maison, avec jardins. La plupart d'entre eux y parviennent à l'âge de quarante ans.

JEAN-GUY PILON

VIOLENCE

Vous avez déjà tâché de trouver une définition de la violence? J'entends une définition bien objective qui ne suscite en vous aucun parti-pris. Je sais bien que les dictionnaires mentent pour tous les mots, mais au moins ils donnent

la cote des vocables sur le marché courant du langage. Pour la violence, le cours de la bourse est singulièrement affolé ces temps-ci.

Le mot appelle dénégation et morale. Pourquoi ne pas partir de là? On voudrait bien distinguer avec précision la violence «légitime» et la violence «illégitime». Mais devant les manifestations concrètes de la violence, nous sommes toujours placés devant des cas ambigus. Mon père est souvent revenu de l'usine gonflé de colère et parlant de décrocher je ne sais quel fusil; il ne l'a jamais fait. Sans doute, après réflexion, n'était-il jamais certain que la situation était assez nette pour permettre une telle option. Spectateurs ou acteurs quotidiens de la violence, nous en sommes tous là.

Essayez de mettre un peu d'ordre dans les manifestations de violence de ces derniers temps. A un extrême, vous serez portés à ranger, par exemple, les bandes terroristes de motocyclistes: adolescents en colère contre le père, la société, eux-mêmes. Phénomène pathologique, mais moral aussi: par certains côtés, admettons qu'une certaine hypocrisie de nos façons de vivre appelle quelque obscure et bête compensation. Tout cela se situe quand même dans les à-côtés d'une société que vous et moi nous récusons. Pourtant vous n'êtes déjà plus tranquille pour passer à la nuance suivante des couleurs de la violence. Vous pensez, par exemple, à la manifestation de la fête nationale de juin dernier. Qui a *commencé*, les manifestants ou les policiers? Les manifestants ne devaient-ils pas attendre les élections pour défendre leur point de vue? Vociférer est-il plus tolérable que de lancer des bouteilles?... Conjoncture ambiguë où l'injustice qui provoque est trop molle et trop discrète pour justifier avec évidence la violence qui lui est opposée. Le problème est plus clair avec les Noirs américains: l'oppression est plus massive, plus odieuse. Pourtant, ne fallait-il pas qu'ils poussent plus loin encore les manifestations pacifiques? Quand est-il vraiment nécessaire de ravager les boutiques, d'allumer des incendies, de jeter des pierres? Pour les Tchèques envahis par les Russes et leurs alliés, la situation est enfin très nette: les Russes n'ont-ils pas commencé et ne sont-ils pas venus

armés comme en temps de guerre? «Alors la violence des opprimés est légitime», affirment sans réticence toutes les bonnes âmes. Mais elle est justement inutile et inefficace. Quand on est vraiment certain qu'il faut prendre les armes, il n'est plus temps de le faire.

Nous n'avons considéré encore que la violence manifeste. La société tout entière repose sur la violence latente et légitimée. L'usine ou le bureau dicte à ses employés des réglementations minutieuses où ceux-ci ont peu à dire. La publicité impose des produits dont personne n'a vraiment besoin et elle fait payer les frais de persuasion par le consommateur. Les ouvriers les mieux nantis négocient sur le dos des plus pauvres qui d'ailleurs ne sont pas syndiqués. En principe, chacun peut faire campagne électorale, mais il sera mieux entendu de l'opinion s'il s'agrège à un parti puissant, c'est-à-dire financé par les intérêts dominants... Continuer l'énumération nous mènerait loin. Il y a une histoire cachée de la violence à côté de celle des manifestations spectaculaires. Par exemple, l'essor de l'économie occidentale, au début des temps modernes, a supposé une compression telle de la consommation des masses qu'elle a pu permettre des réserves et des investissements considérables; la croissance économique de l'Occident en a profité, mais aussi l'entrepreneur capitaliste.

Au fond, on serait tenté de proposer un système élémentaire d'équivalences: la violence ouverte est celle des impuissants; la violence cachée est celle des puissants. Car la puissance comporte un grand nombre de ressources, en particulier celle de faire légitimer, dans la loi ou dans le *Te Deum*, ce que fut d'abord la brutale conquête de l'injustice. Mais un pareil système d'équivalence est trop rigide. Du moins pour interpréter la violence ouverte. Celle-ci, parce qu'elle n'a pas de statut officiel et légitime, dépend de règles du jeu qui sont fatalement confuses. Qui nous garantit que, dans les manifestations du 24 juin dernier, manifestants et policiers n'étaient pas inspirés par des émotions parentes? Les protestataires sans espoirs politiques glissent aisément vers la violence comme on consent à une fête; peut-être en est-il ainsi pour le policier prolétaire

qui trouve dans l'*ordre* un chiche gagne-pain. En France, les C.R.S. sont des gendarmes pleins de sang-froid, paraît-il: mais ils forment déjà une aristocratie des gendarmes.

La morale de la violence est donc à inventer. Jésus-Christ l'avait d'ailleurs laissé entendre. Si on prend trop vite parti contre la violence, on se solidarise avec les pouvoirs. Si on coule trop vite dans la violence, on suggère que la révolte dispense de la Révolution. C'est entre ces deux extrêmes qu'une morale devrait se déployer. De cette morale, nous savons heureusement le point de départ et le premier principe: chacun doit se demander pour quelle violence il a déjà pris parti. Faisons-nous une définition de la violence à partir de là. Elle nous sera plus utile que celle des dictionnaires: elle nous jugera.

FERNAND DUMONT

W

WASHINGTON

- 1) Capitale administrative des Etats-Unis;
- 2) Capitale du monde;
- 3) Tout ce qui précède dépend de...

JEAN-GUY PILON